

D'après Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*

La source

Cette séquence se fonde sur l'ouvrage de Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, paru chez Grasset en 2012, qui publie le témoignage de Lucie Baud, ouvrière en soie du Dauphiné, actrice du mouvement ouvrier, l'une des premières femmes syndicalistes françaises. Dans son ouvrage, l'historienne s'efforce de comprendre et de contextualiser cette source. A l'origine, le texte avait été publié en 1908 par *Le Mouvement socialiste*.

On a peu d'informations sur Lucie Baud. Son parcours est signifiant, mais sa vie s'est finie dans l'oubli et l'anonymat le plus complet. Elle parle peu d'elle-même et les sources syndicales, locales et nationales, sont vides à son sujet. Si elle a été particulièrement, oubliée, c'est aussi en raison de son sexe. La minceur des traces incite Michelle Perrot à l'imagination, et elle fait dans son ouvrage un certain nombre d'hypothèses. Elle utilise en particulier un article de Gérard Mingat¹, qui en 2006 avait déjà planté les principaux jalons de l'itinéraire de Lucie Baud. Ni l'un ni l'autre ne sont sûrs de l'authenticité de son témoignage ; il pourrait s'agir plutôt d'un journaliste qui se serait inspiré de son récit et l'aurait mis en forme. Car le texte semble trop léché pour être le produit d'une ouvrière aux prises avec la déprime et le malheur. Dans la littérature ouvrière, les écrits des femmes sont exceptionnels. Il s'agit d'un témoignage de qualité et rare. Ce qu'elle y raconte fait d'elle un porte-parole du mouvement ouvrier, une héroïne du syndicalisme d'action directe. Elle parle simplement mais concrètement des usines et de leur discipline, du travail, toujours plus rapide, des salaires, toujours plus serrés, avec des chiffres précis. Elle parle des grèves, de l'intransigeance des patrons qui refusent de négocier et les traitent avec mépris. Elle évoque la solidarité ouvrière, les « soupes communistes », importantes à cette époque où manger à sa faim reste le souci majeur. Elle parle longuement et avec empathie des Italiennes, surexploitées et faméliques, encadrées par le clergé, rivées à leurs internats, honnies de

¹ « Lucie Baud (1870-1913). Une ouvrière en soierie du pays vizillois », *Mémoire. La revue des Amis de l'histoire du pays vizillois*, février 2006, p. 35-54.

leurs compagnes ; mais Lucie ne partage pas la xénophobie populaire dont elles étaient la cible. Elle incarne la femme rebelle. Elle dit rarement « je », mais plutôt « nous ». Cette négation de soi, lointain héritage du christianisme, fonde l'éthique du mouvement ouvrier, hostile à l'individualisme et réticent devant la démarche autobiographique.

Itinéraire de Lucie Baud

Lucie Baud est née en 1870 à Saint-Pierre-de-Mésage, à une quinzaine de kilomètres au sud de Grenoble, dans un milieu modeste, sans être misérable. On ignore si elle a eu des frères et sœurs. Ses parents sont à peine alphabétisés (ils ne savent pas signer leur nom), mais Lucie Baud profite des efforts de la Troisième République pour la scolarisation des filles et entre dans le monde de l'écrit. 80% des filles fréquentent les écoles privées des congrégations religieuses. L'école prépare à l'usine. En plus de former des bonnes épouses et mères, gardiennes de la morale et du foyer, il s'agissait de former aussi de bonnes ouvrières.

A douze ans, elle entre à l'usine Durand, où son embauche est facilitée parce que sa mère y travaille déjà. A 17 ans, elle changera d'usine et sera engagée chez Duplan. Les paysans envoient souvent leurs filles à l'usine pour payer leurs dettes. L'usine Durand emploie 600 ouvrières, en majorité internes. La discipline des internats, qui sont gérés par des religieuses, est très ferme. On y apprend l'ordre et la propreté. Les prières sont obligatoires. Les filles supportent de moins en moins l'emprise de l'Eglise, une des choses que dénonce Lucie Baud avec le plus de vigueur. Les dortoirs sont exigus, sales, mal aérés, dépourvus de cabinets convenables. Aucune intimité n'est possible, la promiscuité entraîne des épidémies, notamment la tuberculose.

La main d'œuvre féminine constituait le vivier de la soierie, les femmes formant environ 80% des effectifs. Comme tout secteur, féminisation signifie généralement dévalorisation. Le travail est pénible, fatigant pour le dos, les yeux et les mains ; les ouvrières doivent rester debout, piétinent, pour surveiller les métiers et les navettes, qui font un mouvement incessant et un bruit assourdissant, et dont le mouvement s'accélère avec le perfectionnement des machines. A la fin du XIXe siècle, les ouvrières doivent surveiller peu à peu non plus un mais deux ou trois métiers. Le plus dur, c'est l'accélération des cadences, qui sera à l'origine des conflits de 1905-1906. Elles travaillent 12 heures par jour, de 6h du matin à 19 heures environ. Dans ces usines, les

règlements horaires étaient rigoureux. La plupart des ouvrières étaient aux pièces. Les ateliers sont mal ventilés, les poussières de soie irritent les bronches. En outre, les machines sont dangereuses, car la navette peut s'échapper et blesser et les fils écorchent les doigts. Les conditions des Italiennes, présentes surtout à Voiron, qui ne peuvent rentrer chez elles le week-end et ramener des provisions pour compléter leur nourriture, ont particulièrement révolté Lucie Baud.

En 1891, elle épouse Pierre Baud, fils de cultivateurs, garde-champêtre, à Vizille, qui est une ville de gauche, fermement républicaine. Lucie est déjà enceinte, puisque sa première fille naît quatre mois après ; elle aura ensuite un garçon en 1897, qui meurt en 1898, à moins d'un an, et une fille en 1900. La situation de garde-champêtre est modeste. Sa tâche principale consiste à annoncer et afficher les avis municipaux au son du tambour et à assurer la police rurale en poursuivant maraudeurs et braconniers. Entre les possédants et les prolétaires, il est accusé de laxisme par les uns, car la solidarité du milieu l'incite à la connivence avec les autres. Son revenu est insuffisant pour faire vivre une famille, il doit avoir une double activité. Pierre Baud devient ainsi charron. Les Baud étaient libres penseurs, voire athées. Au début du siècle, la pratique religieuse masculine était depuis longtemps relâchée, la Libre Pensée connaissait un essor assez vigoureux et au début du XXe siècle se rapprochait du socialisme.

En 1902 meurt Pierre Baud, on ne sait pas comment. Lucie est veuve à 35 ans, elle va élever seule ses filles, dans le dénuement, puisqu'elle perd traitement et logement. Le temps de son mariage aura été une période de prise de distance vis-à-vis de la religion et d'accès à une pensée plus libre. A la mort de son mari, elle entre dans une période de révolte.

Son engagement

Sa famille a sans doute été un frein à son engagement, le statut de garde-champêtre de son mari impliquant une certaine dépendance. Mais après son décès, elle s'engage et fonde alors, en 1902, le Syndicat des ouvriers et ouvrières en soierie du canton de Vizille, qui compte 180 membres. A cette époque, syndicalisme et socialisme se développaient. Les effectifs des syndicats croissaient. Les partisans de l'action directe commençaient à irriguer le mouvement ouvrier ; ils voient la grève comme un exercice

préparatoire à la grève générale, matrice de la révolution qu'ils estiment proche. Lucie Baud y adhère.

Pourquoi s'est-elle engagée ? Quelle est la part de la souffrance, de l'émotion, de l'indignation, de la conviction ? Elle est en relation avec la bourse du travail de Grenoble et avec la Fédération du textile de Lyon. Elle a trouvé là chaleur, amitié, perspectives, diversion à la solitude, compensation à la dureté du quotidien. Et aussi un moyen de lutte contre une situation qu'elle décrit comme insupportable.

En 1904, elle se rend au 6^e Congrès national ouvrier de l'industrie textile à Reims. C'est une forme de reconnaissance, une distinction exceptionnelle, surtout pour une femme, marginale dans l'espace public et dans un syndicalisme volontiers machiste. Sur 54 délégués représentant 70 syndicats, elle est la seule femme. On ne lui donne pas la parole. En effet, dans le mouvement du syndicalisme d'action directe, les femmes sont reléguées au second rang de l'organisation, selon une hiérarchie des sexes très marquée, qui les vouait par nature aux travaux domestiques. Mais elle profite des apports que constituent les comptes rendus des tournées de conférences et des résultats inégaux des grèves, où parfois les ouvriers obtiennent une prime au salaire ou la signature d'une convention, mais qui parfois échouent.

La grève de Vizille

En 1905 et 1906, elle va mener deux grèves notables et remarquées, à Vizille et à Voiron, des grèves de dimension inusitée dans un secteur d'emploi féminin. Les ouvrières de la soie ne supportaient plus leur sujétion dans des internats, la discipline des sœurs, les pratiques de piété. Elles protestaient depuis longtemps, mais autour de 1900, les tensions deviennent plus vives. Les protestations portent aussi sur la rationalisation du travail qui accélère les rythmes et pèse sur les salaires et l'emploi.

A Vizille, chez Duplan, la grève commence en mars 1905. Elle est déclenchée par un nouveau système de bloc-navette rapporté d'Amérique par M. Duplan et dont la conséquence fut qu'on voulut diminuer le personnel de 60%, les ouvrières devant désormais conduire trois métiers. Le patron allonge la durée du travail à 12h, vite ramenée à 11h devant la résistance du syndicat. Il renvoie par petits paquets 50 femmes sur 200. Se sentant menacées, les ouvrières se mettent en grève. Leurs revendications sont le maintien du niveau des salaires, la réintégration de tout le personnel et la reconnaissance du syndicat par le patron. Le maire tente une médiation, mais M. Duplan

refuse tout accommodement. Lucie Baud se plaint de ne pas pouvoir le rencontrer, puisqu'il est à Cannes. A l'origine, les patrons vivaient sur place, mais peu à peu ils préfèrent rester en ville, et les grévistes ont ainsi affaire à des sous-fifres. Elle finit par avoir une entrevue avec lui, rapportée dans la presse :

« Une altercation très vive se produisit alors entre M. Duplan et Mme Baud. "Je n'ai pas peur de vous, aurait dit le patron à cette dernière qui nous raconte la scène. C'est vous qui avez provoqué la grève ; vous menez tout Vizille ; vous faites cesser le tapage quand vous voulez, mais ce n'est pas à moi que vous faites peur." Mme Baud réplique sur le même ton : "Vous ne me faites pas peur non plus ! J'ai devant moi un capitaliste qui fait danser les millions qu'il n'a pas gagnés. – Eh bien ! repartit Duplan, vous n'êtes qu'une petite femme ! Continuez à publier des articles contre moi et je ferme mon usine !"

On voit qu'elle éprouve l'ivresse du pouvoir de dire non, de la résistance et de l'inversion des rôles. Elle orchestre la grève. Présidente du comité de grève, trésorière du comité de soutien, interlocutrice du patronat, oratrice des meetings, elle organise des réunions, des assemblées à la mairie, met sur pied des soupes communistes. Des cortèges se forment, des manifestations de 2 à 3000 personnes, des charivaris sous les fenêtres du patron. La grève est aussi l'occasion de sortir. Ces ouvrières, nombreuses à n'avoir pas vingt ans, avaient un furieux désir de vivre, de sortir, de séduire, un trop plein de jeunesse refoulée et contrainte. Pour elles, la grève, c'est l'échappée belle. Au fil des semaines, l'exaspération grandit et début avril, des pierres sont jetées contre les fenêtres de l'usine. La durée exceptionnelle de la grève, qui s'étend jusqu'en juillet, s'explique par sa bonne organisation et par le caractère rural de l'industrie, par la porosité de la frontière entre l'usine et la campagne, car les ouvrières retournent travailler aux champs quand la grève se prolonge.

Finalement, les tentatives de médiation échouent, celles du juge de paix et d'un expert. Duplan ferme l'usine. Lucie Baud demande un réembauchage général, mais à la réouverture, en juillet, celui-ci se fait individuellement. Lucie et les principaux membres du syndicat sont exclus. Elle doit ainsi partir. Elle quitte Vizille pour Voiron, à une trentaine de kilomètres au nord de Grenoble. Une soirée d'adieu est organisée, où elle est considérée comme une héroïne, qui a su faire face aux critiques. En effet, celles-ci avaient été nombreuses, portant sur le scandale que représentait son engagement

public, vu son statut de mère de famille, d'ancienne épouse respectée du garde-champêtre, ouvrière depuis si longtemps chez Duplan. Cette grève lui a permis de prendre conscience de la faiblesse politique des femmes et de leur domination dans la cité.

La grève de Voiron

Voiron est une ville industrielle, mais encore agreste. Plusieurs usines se trouvent au bord du cours d'eau, Martin, Ogier, Pochoy-Ruby, Permezel, qui emploient chacune plusieurs centaines d'ouvrières, dont nombre d'Italiennes. La plupart sont dans des internats tenus par des sœurs.

Il existe à Voiron une sourde exaspération contre les journées trop longues (12h au moins) et les prières obligatoires. Des débrayages, pétitions, délégations se multiplient. Puis l'action s'organise et de mars à mai 1906 (de mars à juin selon le témoignage de Lucie Baud) a lieu une grève multiforme, qui touche toutes les usines, tous les villages alentour. Elle est quasi générale. La ville est sens dessus dessous. Dans cette grève, Lucie a une position seconde, elle assiste le très actif Auda, responsable de la Fédération lyonnaise du textile, organisateur du syndicalisme dans le Dauphiné et la Vallée du Rhône. Elle ne dirige pas la grève mais y remplit un rôle plus féminin, la gestion des cantines. Le mouvement est assez pacifique, mais les choses se corsent à la mi-avril lorsque le patronat, qui refuse toute négociation, appelle à la reprise. Il s'appuie sur de nouvelles recrues qu'il est allé chercher à la campagne. Des heurts se produisent, la violence sourd de partout, des rumeurs, des tensions. Lors du Premier Mai, la mobilisation est intense, la grève est générale, les manifestations nombreuses. On espère la révolution. Mais peu à peu, après quelques jours, les usines rouvrent et les ouvriers reprennent le chemin du travail. La grève se solde par un échec, avec le licenciement des grévistes les plus concernées, dont Lucie, leur départ massif (estimé à 700) et l'embauche de nouvelles ouvrières. La main d'œuvre avait été très divisée, division donnant lieu à la création d'un nouveau syndicat d'inspiration chrétienne. Le choc de la déception est rude, les effectifs des syndicats diminuent, les années suivantes sont décrites comme une dépression. Mais pour Lucie, la grève est plutôt un succès, avec l'adoption d'un tarif unificateur freinant les réductions de salaires et l'amélioration des conditions de logement dans les internats. Elle est convaincue que la résistance paie et justifie l'action syndicale.

Suite à la grève et à son rôle actif, Lucie a mauvaise réputation et ne retrouve pas de travail. En septembre 1906, elle fait alors une tentative de suicide, que relate un communiqué de presse. Elle se tire trois coups de revolver dans la mâchoire. On ne sait pas si son geste est dû à un chagrin personnel ou à cette déception collective.

En 1908 paraît son texte. On perd alors sa trace, on ne sait pas combien de temps elle reste encore à Voiron, mais on la retrouve quelques années plus tard à Tullins, une commune voisine. Elle y meurt en 1913, à 43 ans.